

Interview de Ludivine Sagnier, marraine du funambule

A l'occasion de la sortie en salle du film « la ruche » le 1er juin, Mariette, bénévole et modératrice du groupe de soutien facebook du Funambule a réalisé une interview avec Ludivine Sagnier, actrice et marraine du Funambule.



Mariette : Le film « La Ruche » de Christophe Hermans est sorti en salles le 1er juin. Vous y tiendrez le rôle principal, celui d'Alice, mère bipolaire. Pouvez-vous nous en parler ?

Ludivine : Je n'ai pas l'impression de tenir le rôle principal. Pour moi, le rôle principal, ce sont les quatre femmes. Ce qui est important dans ce film, c'est évidemment le trouble d'Alice, mais aussi le regard de ses filles par rapport à ce trouble. C'est le cœur du film. D'ailleurs, ce que j'ai appris avec les groupes de parole auxquels j'ai participé au Funambule, c'est à quel point ces troubles pouvaient être dommageables pour la personne qui les subit mais pour son entourage également. Ces trois filles essaient de gérer leur mère, tant bien, que mal, juste comme elles peuvent.

Mariette : Pour vous familiariser avec le concept de la bipolarité avant le tournage du film, vous vous êtes donc tournée vers le Funambule, et vous êtes entrée en immersion dans nos groupes de parole qui accueillent des personnes bipolaires et des personnes proches de celles-ci. Qu'avez-vous appris d'utile pour vous et pour votre rôle ?

Ludivine : Avant cela, j'avais eu une approche un peu plus théorique des troubles bipolaires. J'avais lu des ouvrages scientifiques écrits par des psychiatres, ou par des malades ou encore par des proches. J'ai lu des choses très scientifiques, d'autres très romancées. Quand je suis arrivée au Funambule, j'avais une approche peut-être caricaturale, et en tous cas un peu désincarnée. Ce que j'ai appris dans les groupes de parole ce n'est pas forcément des informations sur les symptômes de la maladie, c'est plus de l'humanité. L'humanité d'Alice et la normalité, qu'il était honnête de décrire dans le film. J'allais chercher quelque chose de singulier et ce que j'ai trouvé c'est quelque chose de simple au contraire, et en fait, c'est la normalité des gens qui souffrent qui m'a touchée le plus, pas leur « marginalité » entre guillemets, parce que ça, c'est une approche un peu cliché qu'on peut avoir sur les gens qui souffrent de troubles bipolaires.

Je n'avais pas envie de dresser un portrait trop caricatural de la maladie, alors que toutes les personnes que j'ai vues, qui étaient suivies étaient des gens qui étaient comme moi. Ce que j'ai ressenti c'est des gens qui vivaient dans la peur d'une crise, dans la peur « que ça revienne » . Cela je le sentais même chez des gens qui ne présentaient aucun autre symptôme. J'ai vu aussi des gens qui étaient en montée d'hypomanie, les symptômes étaient plus visibles. Ce qui m'a touchée c'est qu'ils étaient imperceptibles : c'est difficile de discerner cette maladie. Des gens me disaient que dans leur famille, on était complètement dans le déni, qu'on leur disait « Tu es chiant ou un peu déprimé, arrête de t'inventer des trucs. » C'est très difficile de déceler le trouble quand on est hors crise. Vous allez voir, Alice, elle n'est pas non plus en crise tout le temps.

Mariette : Les proches sont en effet très impliqués quand ils fréquentent une personne bipolaire, surtout s'il s'agit de membres de la famille ... Et quand il s'agit d'amour...

Ludivine : Ca, ce n'est pas évident. Je pense que Christophe Hermans, le réalisateur de « La Ruche », décrit son film comme un film d'amour, et je pense qu'il a raison parce que c'est un film sur l'amour inconditionnel. Même si les rapports parents/enfants sont inversés, même si Alice, la mère qui est censée être le pilier, la personne rassurante ne l'est pas mais présente un danger, une menace pour l'équilibre des enfants, ses filles font avec.

Souvent on a tendance dans la société à schématiser : le parent défaillant est le bourreau et l'enfant est la victime, et voilà. La réalité est beaucoup plus complexe que ça. Même si on a un parent qui n'est pas parfaitement « efficace » à certains moments, on fait avec. Il y a une espèce de force insoupçonnable qui se dégage de la part de ses enfants, qui soutiennent leur mère coûte que coûte.

Mariette : Votre mot de la fin ?

Ludivine : Je voudrais remercier vraiment toute l'association qui m'a accueillie chaleureusement, qui n'a jamais exprimé aucune agressivité par rapport à ma curiosité. Les gens ont été très généreux avec moi.